
BECK (Christophe), Hartmannswillerkopf. Vestiges du passé

Wittelsheim, Les Amis du Hartmannswillerkopf, 2015, 90 p.

Jean-Noël Grandhomme



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2654>

DOI : 10.4000/alsace.2654

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 7 novembre 2017

Pagination : 458-460

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Jean-Noël Grandhomme, « Beck (Christophe), Hartmannswillerkopf. Vestiges du passé », *Revue d'Alsace* [En ligne], 143 | 2017, mis en ligne le 07 novembre 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2654> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2654>

Tous droits réservés

consacrées à la période 1870-1914, de l'enthousiasme de l'annexion aux déceptions sur l'attitude de la population, et à la propagande de guerre française et allemande sur l'Alsace-Lorraine. Malgré un corpus de sources substantiel et varié, dont le choix paraît parfois arbitraire, une importante bibliographie (50 pages au total), et un appareil de notes volumineux, dont la pertinence n'est pas toujours évidente, l'ouvrage n'apporte rien de très neuf sur le sujet, sinon quelques témoignages supplémentaires. L'auteur procède de manière trop impressionniste pour offrir une étude approfondie de l'évolution de la perception par les Allemands du *Reichsland* pendant la guerre.

Christian Baechler

EHRET (Thierry), *Hartmannswillerkopf 1914-1918*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2015, 176 p.

BECK (Christophe), *Hartmannswillerkopf. Vestiges du passé*, Wittelsheim, Les Amis du Hartmannswillerkopf, 2015, 90 p.

2015, l'année du centenaire des grands combats des Vosges, a vu la parution de deux ouvrages consacrés au Hartmannswillerkopf ou « Vieil-Armand » (à 956 mètres d'altitude), qui demeure le principal symbole de cette terrible forme de la guerre d'usure qu'est la lutte sur les cimes.

L'ouvrage de Thierry Ehret est essentiellement consacré aux combats, d'un point de vue stratégique et tactique. Ce parti pris est tout à fait pertinent, tant certaines écoles historiques ont fini par perdre de vue l'essence même de la guerre, c'est-à-dire la lutte armée ; mais une meilleure contextualisation aurait permis de s'élever un peu au-dessus du champ de bataille. Offrant un excellent poste d'observation sur la plaine, de Cernay à Rouffach, la montagne est l'objet de reconnaissances allemandes et françaises jusqu'à l'occupation sans combat, le 25 décembre 1914, du plateau du Silberloch par le 28^e bataillon de chasseurs alpins français, rejoint trois jours plus tard par le *Landwehr-Infanterie-Regiment* Nr 123, qui s'installe un peu plus à l'est. Après plusieurs tentatives avortées de la part des Allemands en janvier 1915, le sommet tombe entièrement entre leurs mains après un feu terrible de *Minenwerfer*. Les Français cessent le combat après avoir perdu deux hommes sur trois.

Chaque camp organise alors ses positions. Les Allemands édifient notamment des blockhaus. Les Français se contentent de constructions plus légères, dans l'idée de faire mouvement et de reprendre possession

du sommet. Plusieurs tentatives, à la fin de février et au début de mars, se soldent par des résultats inégaux, notamment du fait de contre-attaques allemandes, mais permettent aussi les réglages d'artillerie. Le sommet est finalement arraché par un assaut mené du 24 au 26 mars. De leur côté, les Allemands lancent deux offensives d'envergure : la première échoue le 19 avril, la seconde est couronnée de succès le 25. Dès lors, ils contrôlent le Rehfsen inférieur et le Hirtzenstein, tandis que le sommet de l'Hartmannswillerkopf est devenu un *no man's land* dévasté par les obus. Ces paysages de forêts hachées, de même que le quotidien des combattants sont très bien rendus par la riche iconographie rassemblée par Thierry Ehret.

Les 21 et 22 décembre 1915, les Français lancent une offensive de grand style, avec une préparation d'artillerie d'une ampleur jusque-là inconnue. Ils gagnent du terrain au Hirtzenstein, s'approchent du poste de commandement allemand et de la route d'acheminement des munitions et du ravitaillement (*Serpentinenstrasse*), sans parvenir à déloger complètement leurs adversaires. Les Allemands contre-attaquent dès le 22 décembre. Encerclé au sommet, le 152^e d'infanterie, les « Diables rouges » – surnom qu'ils gagnent à cette occasion –, est décimé. Le 29 décembre, le général Serret, commandant de la 66^e division, est mortellement blessé. Le 8 janvier 1916, les Allemands montent avec succès à l'assaut du Hirtzenstein.

C'est la fin de la phase la plus aiguë de la bataille et, à partir de ce mois de janvier 1916, le sommet du Hartmannswillerkopf reste aux mains des Allemands. Les positions sont alors à peu près les mêmes qu'un an plus tôt. Mais le front se « réveille » encore à plusieurs reprises par la suite : en juin 1916, au moment de Verdun ; en janvier, novembre et décembre 1917, puis en septembre 1918. À partir du 15 octobre 1918, des soldats américains relèvent en partie les troupes françaises sur ce front. Toute cette histoire est narrée en détail par Thierry Ehret, ce qui fait de son ouvrage la somme actuellement la plus complète sur le sujet.

Ce sont les traces de cet affrontement très particulier que nous présente Christophe Beck dans son album. Passionné par les combats des Vosges comme Thierry Ehret, l'auteur ne cache pas qu'il est guidé par ses sentiments plus que par la méthode historique. Néanmoins, une vingtaine de pages sont consacrées à d'utiles rappels concernant les événements, illustrés par des photos d'époque. On entre dans le vif du sujet dans la deuxième partie du livre, avec tout une série de

photographies minutieusement « légendées », souvent selon le principe « hier / aujourd'hui », c'est-à-dire mettant en regard une vue actuelle d'un détail du champ de bataille avec une photo ancienne du même endroit.

Entre les premières escarmouches au cours desquelles l'Allemand Maximilian Ott est tué le 30 décembre 1914, première victime de ce champ de bataille le plus meurtrier des Vosges – ce qui lui vaut d'être désigné sous la dénomination de « Mangeur d'hommes » – et l'Armistice, on disait autrefois que peut-être 60 000 soldats y avaient perdu la vie. Toutefois, les estimations, revues à la baisse, donnent aujourd'hui plutôt le chiffre de 30 000 victimes. Il n'en reste pas moins que le Hartmannswillerkopf est emblématique d'une guerre très spécifique.

Jean-Noël Grandhomme

DRULANG-MACK (Jean-Pierre) avec le concours de HAGE (Silvia) et BERTINOTTI (Thierry), éd., *Du Württemberg au Bois-le-Prêtre 1914-1918 / Aus Württemberg in der Priesterwald, Moyennmoutier*, Edhisto, 2016, 407 p.

Les témoignages de soldats allemands publiés en français sont assez rares : une première raison pour saluer cet ouvrage qui nous en livre trois, dans une édition bilingue, agrémentée de nombreuses photos inédites et accompagnée d'un index des noms de lieux et de personnes. Ces trois soldats ont pour point commun d'être originaires du royaume de Wurtemberg et d'avoir longuement combattu au Bois-le-Prêtre, à la sortie de Pont-à-Mousson, non loin de la frontière franco-allemande de 1871. Les récits sont croisés avec d'autres sources et livrés avec des commentaires biographiques et historiques souvent pertinents.

L'un de ces hommes, Albert Weiss (1890-1977), agriculteur à Gospoldshofen, qui a terminé la guerre comme *Unteroffizier*, a aussi séjourné dans le Sundgau, le long de la frontière suisse, dont il évoque le « triple rideau de barbelés électrifié ». En décembre 1917, il est au repos à Ribeauvillé puis à Colmar (« pour nous baigner et nous faire épouiller », note-t-il) ; il passe ensuite Noël à Guémar, avant de suivre une formation à Sélestat, ce qui lui fournit l'occasion d'une excursion au Haut-Koenigsbourg. De retour à Colmar, il est instruit de l'utilisation des gaz de combat.